

Katharina

ANNE-SOPHIE SUBILIA

Elle avait dû être belle dans sa jeunesse.

Une Allemande à la bouche sensuelle, des lèvres épaisses et molles, des pommettes hautes qu'elle avait transmises à trois de ses enfants. Sa chevelure cascadaït, noire, au-delà des épaules, sur sa gorge maintenant flétrie. Portrait de femme. Comme une de ces pommes rouges et sucrées, oubliées au fond du cageot. Elle avait été belle dans sa jeunesse. Un enfant sent ces choses-là. On passait devant des photos d'elle et de lui, à Cologne autrefois. Elle, allaitant son premier, des photos décolorées des années 1970.

Comment nos mères sont belles est un thème en soi. C'est au cœur de certaines confidences anodines en apparence, entre enfants. Paroles jetées. Toujours les enfants comparent leurs parents et évaluent leur degré de normalité à l'aune des autres parents. Par-dessus tout, l'enfant sent s'il y a de la souffrance.

Elle avait forcément été belle autrefois. Avant le changement de pays, de langue, de culture. Avant les quatre enfants. Avant la solitude. Sur les images, on la voit au milieu de gens, avec sa bouche. C'était une femme à grande bouche, *sie hat einen grossen Mund*, une bouche prête à vous baiser. Prête à éclater de rire, aussi. Dans les années 1970, elle n'a que vingt-cinq ans. Elle dépasse d'une tête la plupart des hommes, sans talons. Foulard magenta sur ses épaules fortes. Ils sont devant les écuries, après le Grand Prix. En arrière-fond, deux chevaux désharnachés se reposent.

C'était avant de quitter ses terres. Elle ne reviendrait que pour les vacances, l'été, emmenant ses enfants, surtout ses filles. C'est là qu'elles montaient à cheval, faisant cela comme si c'était leur nature profonde de tenir les rênes, serrer les cuisses, cravacher.

La mère ne montait pas, elle contemplait. Par-delà ses filles, les yeux dans la vague. Des heures durant, accoudée aux barrières du manège ou assise dans sa voiture en attendant la fin de la journée. Regardant ses filles sortir de la forêt sur le chemin de terre blonde. Le soleil couchant dans le rétroviseur. Les crinières et la robe des chevaux. L'embrasement, et se retrouver dans la bagnole ensuite, sur les chemins agricoles. Cette odeur de jument et l'appétit des grandes balades. Elles aimaient que cela se passe à ces heures. La mère au volant ne disait presque rien, elle se laissait balloter dans la carrosserie, se blindait, se prémunissait contre le jugement de ses filles, embellies par le grand air et l'effort physique. L'aînée disait à sa sœur d'ouvrir les fenêtres, elles renouvelaient l'air confiné, imprégné d'alcool. Elle aurait dû boire dehors. Elle n'aurait pas dû rester au volant, à l'arrêt, pour boire. Mais elle se sentait molle et dévastée et puis elle aimait bien boire assise, pouvoir s'alanguir, lâcher la tête en arrière, regarder onduler les paysages, apercevoir au loin ses filles; elle en ferait des femmes solides. Pas des alcooliques. Les conduire à l'écurie, c'était ce qu'elle avait de mieux à faire, ce qu'elle pouvait au moins leur offrir, en attendant.

Après elles mangeraient, passeraient la soirée dans des hamacs sous les saules. C'était les longues vacances en Rhénanie. Ensuite, il faudrait retourner en Suisse romande. Retrouver les garçons, deux fils. Le quotidien. L'homme qui n'était pas souvent là. L'école recommençait. Venu, il s'en allait, sa mallette, le pardessus plié sur le bras, les verres fumés de cette époque. La cadette se jetait dans ses jambes et tirait sur ses habits pour le retenir à la maison, comme font les chiots sur un tissu avant qu'il ne se déchire fatalement. Chaleur légendaire de ses mains. Je reviens bientôt. Il saluait femme et enfants. La mère se détournait, enfilait un peignoir, les cheveux pas encore coiffés du matin, elle détournait son visage bouffi pour se cacher des enfants. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse, avant que les choses dégringolent.

Elle ouvrait la porte-fenêtre. D'un regard, où se noyaient rêves et douleur, elle passait en revue ce qu'elle aurait pu changer à leur vie. Leur jardin enclos retentissait d'oiseaux et de grenouilles et, comme en Allemagne, un saule diffusait sa lumière, d'une souplesse sans

pareille. Sa passion était ce qu'elle avait de plus cher au monde, et qui l'isolait. La passion lancinante qui avait fait sa force et sa carrure, sa bouche tellement large. Elle descendait le petit escalier de pierre, s'asseyait sur une marche, le peignoir entrouvert. Elle divaguait, sa joue dans la main. Depuis quand faisaient-ils chambre à part? La chambre à coucher, elle n'avait plus l'énergie de la ranger de matin en matin, les mêmes draps. Depuis quand? De toute façon puisqu'il était en déplacement, cela ne regardait qu'elle. Il n'y aurait pas d'autre homme dans son lit. Lui il venait, partait, on ne savait combien longtemps, *wie lange? bis wann?*

Les enfants se débrouillaient sans elle. Elle entendait des bruits de friture, de vaisselle, la porte du frigo. Une gueulée, ça se calmait. Chaque voix reconnaissable, et le silence de l'aîné qui passait toujours comme un fantôme dans la maison, drogué. Elle pourrait rester à rêvasser toute la matinée, se recoucher pourquoi pas, aller voir dans chaque pièce. Rendre visite aux chambres. Ils grandissaient si vite, elle suivait les changements de loin, elle imbibait ses chairs pour ne pas souffrir de voir un monde se dissoudre lentement. Celle de son aîné était devenue impraticable. Il jouait dans un groupe de heavy metal, elle savait qu'ils se droguaient tous, qu'ils se lacéraient, qu'ils baisaient, elle avait respiré les draps. Un matelas au sol. Une fois elle s'était endormie là, épuisée. Dans une autre, il y avait le terrarium, les serpents et les araignées, des plantes pourrissantes, des bocaux d'algues à contre-jour, quantité d'aliments pour hommes et mygales répandus au sol, des boissons vitaminées et des poudres protéinées, des granules et des crottes de souris, une chambre qui ne sentait pourtant rien. Et celles des filles qui, elles, étaient d'autres royaumes. Si distinct l'un de l'autre, mais se rejoignant sur un point, les chevaux. Une même senteur équestre flottait, chacune avait sa garde-robe et plusieurs paires de bottes, aux parois étaient cloués les fers à cheval et les médailles à grands rubans, ses championnes, elles ne devaient pas devenir comme elle, surtout leur éviter ça.

Certains jours où elle avait plus pleuré que d'habitude, son aînée la fuyait. Pour ça elle avait développé des mâchoires, la fille, musclées, qui ne se détendaient presque jamais. En hiver, encore plus, avec les aubes froides où elle montait sa jument avant l'école. Le visage de l'adolescente s'effilait à mesure que le sien s'épaississait. Leurs nez. Elles semblaient ne plus appartenir à la même famille. Tu n'es plus ma mère! *Du bist nicht mehr meine Mutter. Raus!* Elle ne savait pas si elle les avait entendues pour de vrai ou inventées durant ses nuits, mais c'étaient des paroles qui matraquaient son cerveau, qui la remplissaient de vide.

Grimée, vêtue de noir, on aurait dit une endeuillée, une pleureuse, ou une putain. Elle se barbouillait de fond de teint avec les doigts, n'importe comment, sans nettoyer sa peau de fois en fois. Cela pouvait durer plusieurs jours. Elle ne se lavait plus. Elle avait dû être si belle, avant. Il suffisait d'être un enfant pour le sentir distinctement. Les enfants sentent à peu près tout. Quelquefois ses lèvres semblaient dépigmentées, de la même couleur qu'un ongle. Autrefois bien pleines et pulpeuses, c'étaient maintenant des lèvres fatiguées, ralenties en elles-mêmes, frontispice d'une bouche qui parlait de moins en moins intelligemment, mâchouillant une pensée circulaire.

Jusque très tard elle a embrassé ses enfants sur la bouche, c'était une pratique entre eux, pour se dire au revoir. Des bouffées montaient de ses chairs, mélange d'ail frit et de désinfectant buccal. Elle avait autrefois eu cette bouche dévorante, splendide, au goût frais, toujours, de jus d'orange. Son nez désormais dévasté était picoté de points noirs et les pommettes n'existaient plus. Bonsoir. *Nacht!* Et la reine noire se retirait avec ses reliques dans ses appartements, tiroirs ouverts, placards remplis de tous les vêtements de sa vie.

Elle laissait traîner ses grands sacs à main et ses porte-monnaie dans la maison, l'aîné pouvait ainsi s'acheter des préservatifs, la cadette des bonbons. Elle savait qu'ils continuaient à l'aimer quoi qu'elle devienne; à mûrir, malgré et pour elle. De sa chambre encombrée, elle verrait ondoyer le saule, ses rameaux comme autant de fouets et elle ouvrirait grand la fenêtre toute la nuit, que la fraîcheur parcourse ses chairs, flasques et impuissantes, et embaume au moins quelques heures sa peau de louve épuisée. Le lendemain peut-être, elle se leverait comme si on l'avait tabassée nocturnement, la tête comprimée, elle aurait ce geste pour tirer le rideau en velours plein de poussière. Il se peut qu'alors elle éprouve une lointaine réminiscence ou des bribes de rêve, elle se blottirait un peu mieux, avec toujours cette fenêtre ouverte pour écouter grincer en cadence la balançoire du jardin sous le saule, éternelle. Et sa fille, son enfant, son dernier enfant, dessus. Alors elle se reverrait adolescente, en tunique, la fleur d'hibiscus que sa propre mère avait piquée près de la tempe sous une boucle de cheveux, quand tout était encore possible, à la croisée des chemins de terre blonde.

biblio

Neiges intérieures

Zoé, 2020.

Les Hôtes

Paulette éditrice, 2018.

Qui-vive

Paulette éditrice, 2016.

Parti voir les bêtes

Zoé, 2016, Arthaud poche 2018.

Jours d'agrumes

Prix ADEL-AMOPA 2014, L'Aire, 2013.



PHOTO ROMAIN GUÉLAT © ÉDITIONS ZOÉ

bio

Suisse et belge, Anne-Sophie Subilia vit à Lausanne où elle née en 1982. Elle a étudié la littérature française et l'histoire à l'université de Genève. Diplômée en création littéraire de la Haute Ecole des arts de Berne, elle fait partie du collectif AJAR et anime des ateliers d'écriture, notamment autour de la question du corps et du lieu. Intéressée par la figure du flâneur et le rapport que nous entretenons avec le réel, son écriture allie fiction et poésie.

Le texte publié ici, écrit pour *Le Courrier*, participe d'un projet d'écriture autour de figures féminines et de l'univers domestique. CO

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Plttard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].